

CZESŁAW GRZESIAK
Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej, Lublin

Le (sou)rire dans « L'Homme qui rit » de Victor Hugo

Smile and Laughter in The Man Who Laughs by Victor Hugo

Keywords : Victor Hugo, laughter, smile, grotesque, contrast (antithesis), „comprachicos”, Gwynplaine, Ursus, Homo, Dea, Green Box, a wandering troupe of actors, Duchess Josiana, House of Lords, loneliness, death.

Abstract : *The Man Who Laughs* (1869) by Victor Hugo is a novel whose eponymous hero laughs from the beginning to the end. Does he really laugh, though, and is it a natural laughter? His monstrous laughter is the result of a surgery and the face is completely deformed by “comprachicos” so that he could entertain the king and the nation. Thus, everybody starts laughing at the sight of Gwynplaine. Common people who come to see his show laugh and so does Duchess Josiana who tries to seduce this monster. Even aristocrats, sitting in the House of Lords, burst out laughing at the mere sight of the newly appointed peer and keep laughing while listening to his fiery speech in defence of the poor and disadvantaged. It is only the protagonist who does not laugh (his face laughs, but inside he suffers and is broken with pain). Nor do the people closest to him: Ursus, who fostered him, and blind Dea, whom Gwynplaine had saved when she was a child and who later became his true love. All in all, the peculiar “laughter” of Gwynplaine embodies the whole complexity of this character – its comic and tragic dimensions.

« Le meurt-de-faim rit, le mendiant rit, le forçat rit, la prostituée rit, l'orphelin, pour gagner sa vie, rit, l'esclave rit, le soldat rit, le peuple rit; la société humaine est faite de telle façon que toutes les pertitions, toutes les indigences, toutes les catastrophes, toutes les fièvres, tous les ulcères, toutes les agonies, se résolvent au-dessus du gouffre en une épouvantable grimace de joie »¹.

On dit couramment que « le rire est propre de l'homme », et c'est pour deux raisons : d'abord, pour distinguer l'homme des autres créatures vivantes, ensuite pour faire du rire une particularité humaine universelle. Henri Bergson, dans son essai sur *Le rire*, souligne aussi que plusieurs penseurs ont défini l'homme comme « un animal qui sait rire »².

Normalement, le rire est involontaire, car il est difficile de rire vraiment sur commande ; il peut être contagieux. Il en est de même avec le sourire qui se manifeste sur le visage par un mouvement léger de la bouche et des yeux, et qui

¹ V. Hugo, *L'Homme qui rit*, [in] *Romans*, t. 3, Paris, Seuil, 1963, p. 403. Toutes les références à *L'Homme qui rit* renvoient à ce volume et à cette édition. Dans la suite de cet article, après les citations provenant de cette édition, on mettra le(s) numéro(s) de la (des) page(s) entre parenthèses.

² H. Bergson, *Le rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Editions Alcan, (1900) 1924, p. 10. On profite de l'édition électronique, réalisée par Bertrand Gibier, bénévole, professeur de philosophie en France.

Voir : http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/le_rire/Bergson_le_rire.rtf

exprime généralement le plaisir ou l'amusement, mais aussi l'ironie ; il joue donc un rôle social important.

On rencontre - aussi bien dans la vie que dans la littérature (et surtout dans le théâtre) - des gens qui, par leur démarche, leur comportement ou leurs paroles, sont ridicules et nous font rire ou sourire. C'est tout à fait normal et naturel. Pourtant, l'histoire de l'humanité a également noté un rire non voulu, artificiel, appliqué à jamais sur le visage humain. C'était l'oeuvre des comprachicos. Ceux-ci achetaient des enfants pour en faire des monstres. Pourquoi des monstres ? Pour rire, car aussi bien les rois que le peuple avaient besoin de rire. Un tel malheur est arrivé à Gwynplaine dans *L'Homme qui rit* de Victor Hugo.

L'Homme qui rit (1869) est sans doute un roman beaucoup moins connu et étudié que *Notre-Dame de Paris* (1831) ou *les Misérables* (1862). Pourtant, à notre avis, il est l'une des meilleures réussites et le livre le plus complexe de Victor Hugo, écrit en grande partie selon les principes de l'esthétique hugolienne, élaborés dans la *Préface de Cromwell* (1829). Il s'agit surtout de la présence du contraste et du grotesque dans la création littéraire de Victor Hugo.

L'origine du contraste remonte à l'idée chrétienne de l'homme selon laquelle celui-ci est « composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré »¹ et « il a deux vies à vivre, l'une passagère, l'autre immortelle ; l'une de la terre, l'autre du ciel [...] ; il est double comme sa destinée ; il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps »². De cette dualité de l'homme découle la technique hugolienne de la construction et, par conséquent, la conception de tous les personnages³ et même de tout son univers romanesque.

En ce qui concerne le grotesque, Hugo distingue le grotesque du rire et le grotesque de l'angoisse : « d'une part, il crée le difforme et l'horrible, de l'autre, le comique et le bouffon »⁴. Le grotesque offre par rapport au sublime un contraste stimulant. Comme la nature, le créateur mêle dans ses créations, sans pourtant les confondre, « l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit »⁵. Ainsi, « tout dans la création n'est pas humainement beau ; le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière »⁶.

Le mot « rire » n'est cité qu'incidemment, dans la *Préface de Cromwell*, comme un de ces éléments que la langue du drame doit transmettre au spectateur : « français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie,

¹ V. Hugo, *Cromwell* (Préface), Paris, Ed. Garnier-Flammarion, 1968, p. 78.

² *Ibidem*, p. 66.

³ Pour les détails, voir : Cz. Grzesiak, « L'image antithétique et symbolique de la condition humaine dans *L'Homme qui rit* de Victor Hugo », [in] *Studia Romanica Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae*, rédigées par T. Gorilovics, series litteraria, fasc. XII, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, 1986, pp. 41-48.

⁴ V. Hugo, *Cromwell* (Préface), *op. cit.*, 1968, p. 71.

⁵ *Ibidem*, p. 69.

⁶ *Ibidem*, p. 69.

tragédie, *rire*, larmes, prose et poésie »¹. Pourtant, dans *L'Homme qui rit* de V. Hugo, son héros « rit » du début à la fin par la balafre hideuse qui lui barre le visage. Mais rit-il vraiment ? Quelle est l'origine de ce rire monstre ? Comment se comportent les proches de Gwynplaine, le public et les lords en l'écoutant et en voyant son visage complètement défiguré ? Quelle est l'attitude de l'écrivain envers le rire de son protagoniste ? Voici les questions auxquelles nous essaierons de répondre dans la suite de notre propos.

L'action de *L'Homme qui rit* se déroule dans l'Angleterre du début du XVIII^e siècle. Dans ce roman, dont le titre est aussi étrange qu'intrigant, Victor Hugo narre les aventures de Gwynplaine, enfant enlevé par les « comprachicos ». Au début du roman (197-201), l'auteur nous explique que les comprachicos achetaient de jeunes enfants pour en faire, par des interventions chirurgicales, des monstres - ceux-ci étant, à l'époque, fort demandés non seulement par la cour et les seigneurs, mais aussi par le peuple : « Le peuple a besoin de rire; les rois aussi. Il faut aux carrefours le baladin; il faut aux louvres le bouffon » (197). Les comprachicos ôtaient à l'enfant non seulement son visage mais aussi sa mémoire. L'enfant n'avait point conscience de la mutilation qu'il avait subie. Cette épouvantable chirurgie laissait trace sur sa face et non dans son esprit.

Gwynplaine, en tant que produit destiné aux bateleurs, avait les articulations disloquées d'une façon savante : on lui « avait fendu la bouche, débridé les lèvres, dénudé les gencives, distendu les oreilles, décloisonné les cartilages, désordonné les sourcils et les joues, élargi le muscle zygomatique, estompé les coutures et les cicatrices, ramené la peau sur les lésions, tout en maintenant la face à l'état béant, et de cette sculpture puissante et profonde était sorti ce masque, Gwynplaine » (282). On lui avait laissé les dents, car les dents sont nécessaires au rire. Ainsi, il avait « une bouche s'ouvrant jusqu'aux oreilles, des oreilles se repliant jusque sur les yeux, un nez informe fait pour l'oscillation des lunettes de grimacier, et un visage qu'on ne pouvait regarder sans rire » (282). Il faut noter que la difformité physique de Gwynplaine ne concerne que son visage - complètement défiguré - le reste du corps étant intact. Gwynplaine, beau de corps (il était grand, bien fait et agile), avait probablement été beau de figure. En naissant, il avait dû être un enfant comme un autre. On avait conservé le corps intact et seulement retouché la face.

L'écrivain prend parfois une attitude de moraliste et souligne que l'homme a toujours voulu ajouter quelque chose à Dieu ; il avoue : « L'homme retouche la création, parfois en bien, parfois en mal. Le bouffon de cour n'était pas autre chose qu'un essai de ramener l'homme au singe. Progrès en arrière. Chef-d'oeuvre à reculons. En même temps, on tâchait de faire le singe homme » (197). Et il ajoute : « Là où Dieu a mis le regard, cet art [celui des comprachicos] mettait le strabisme. Là où Dieu a mis l'harmonie, on mettait la difformité. Là où Dieu a mis la perfection, on rétablissait l'ébauche » (197). On remarque facilement que le raisonnement et les pensées de Victor Hugo s'expriment dans les phrases construites selon un parallélisme antithétique.

Quelle était l'attitude de Gwynplaine envers son visage artificiel qui, d'ailleurs,

¹ *Ibidem*, p. 96.

n'était pas le sien ? Or, quand il se regardait, il voyait un inconnu. De plus, cet inconnu était monstrueux. Il avait un visage si épouvantable qu'il amusait : « Il faisait tant peur qu'il faisait rire. Il était infernalement bouffon » (286). Dès qu'on voyait Gwynplaine, on riait. Quand on avait ri, on détournait la tête. Les femmes surtout avaient horreur. Pour elles, en effet, cet homme artificiellement horrible « était insupportable à voir et impossible à regarder » (283). Lui, de sa part, quand il paraissait en public, il essayait de « regarder les femmes qui étaient dans la foule ; mais il détournait tout de suite ce regard en contravention, et il se hâtait de rentrer, repentant, dans son âme. [...] Sur le visage de toutes les femmes qu'il regardait il voyait l'aversion, l'antipathie, le rejet » (290).

En ce qui concerne le rire de Gwynplaine, il était automatique et éternel. De plus, le protagoniste avait de gros problèmes pour le maîtriser : « C'est en riant que Gwynplaine faisait rire. Et pourtant il ne riait pas. Sa face riait, sa pensée non. [...] Le dehors ne dépendait pas du dedans. [...] Personne ne se dérobaît à ce rictus » (282). Avec un grand effort, il « pouvait parvenir à suspendre cet éternel rictus de sa face et à y jeter une sorte de voile tragique, et alors on ne riait plus devant lui, on frissonnait » (283). En réalité, il ne faisait presque jamais cet effort, car c'était une fatigue douloureuse et une tension insupportable pour lui.

Gwynplaine, en tant qu'enfant de dix ans, abandonné un soir d'hiver sur la côte de Portland, rencontre aussi, sur son chemin, une petite fille de neuf mois, expirante, sur le corps de sa mère expirée. Il la prend dans ses bras et lui sauve la vie. Tous les deux sont enfin recueillis et adoptés par Ursus, misanthrope érudit, saltimbanque et ventriloque, qui vit avec un loup nommé Homo. Il vit dans une roulotte et parcourt les routes anglaises.

Ursus est le personnage le plus complexe et, en même temps, plus ou moins équilibré. Son nom figure dans le premier chapitre ; il ouvre le roman et le termine. Ce vieil homme de nulle part et de partout, un peu fou et sage, est en effet l'incarnation de la sauvagerie et de la culture, la synthèse de toute la condition humaine. Il sait tout et il est TOUT. Il est bateleur, capable d'imiter les cris des animaux et les voix humaines, et en même temps philosophe, médecin et poète. Son esthétique est proche de celle de Victor Hugo : pour tous deux, il s'agit d'impressionner les foules par toutes sortes d'artifices spectaculaires et pathétiques.

On remarque facilement que le personnage d'Ursus est également construit selon le principe de contraste. Celui-ci est bien visible dans son comportement : ayant le désir de ne voir personne et le besoin de parler à quelqu'un, il se tire d'affaire en se parlant à lui-même. Il est donc célèbre dans le soliloque. Le narrateur souligne que « La nature l'avait fait pour être triste. Il lui était difficile de sourire, et il lui avait toujours été impossible de pleurer » (192). Un peu plus loin, il ajoute : « Il ne souriait pas [...], mais il riait ; parfois, fréquemment même, d'un rire amer. Il y a du consentement dans le sourire, tandis que le rire est souvent un refus » (196).

Ursus, en accueillant Gwynplaine et Dea dans sa misérable roulotte, devient pour eux non seulement un peu père et mère, mais il les élève et les éduque aussi. Il avoue : « J'ai enseigné à Gwynplaine Tout, y compris le latin, et à Dea Rien, y compris la musique » (289). Il leur avait appris à tous deux à chanter. Gwynplaine

étant évidemment fait pour être « montré dans les foires », Ursus « avait cultivé en lui le saltimbanque, et dans ce saltimbanque il avait incrusté de son mieux la science et la sagesse » (289).

Bientôt, la petite famille, composée d'un vieillard, de deux enfants et d'un loup, forme un petit groupe de bateleurs et donne des représentations théâtrales. Grâce aux divers talents d'Ursus, à la monstruosité de Gwynplaine et à la beauté étrange de Dea, la troupe devient très populaire et attire des foules de spectateurs. Leurs spectacles s'adressent principalement aux gens pauvres et ne sont pas chers. Ils font rire *pour un sou* (d'où le titre de notre article). Ainsi, le bas pris appelle surtout la basse classe.

Partout, dans les carrefours, dans les marchés, dans toutes les stations de foire et de fête, la foule se rue surtout vers Gwynplaine. Il devient vite célèbre. Dès qu'on le voit, on commence à rire, dès qu'on entend sa voix, on roule à terre. En fait, le rire devient contagieux :

On riait autour de ce rire; partout, en haut, en bas, sur le devant, au fond, les hommes, les femmes, les vieilles faces chauves, les roses figures d'enfants, les bons, les méchants, les gens gais, les gens tristes, tout le monde; et même dans la rue, les passants, ceux qui ne voyaient pas, en entendant rire, riaient. Et ce rire s'achevait en battements de mains et en trépignements. [...] On courait à Gwynplaine. Les insouciances venaient rire, les mélancolies venaient rire, les mauvaises consciences venaient rire. Rire si irrésistible que par moments il pouvait sembler maladif (291).

Il faut noter que Gwynplaine peut beaucoup pour les malheureux : il les fait rire ; et faire rire, c'est oublier. En effet, les gens qui viennent le voir oublient au moins pour un instant leur misère. Le principal acteur devient ainsi un grand « bienfaiteur sur la terre », « un distributeur d'oubli ! » (297).

Gwynplaine est, comme tous les comédiens, applaudi et isolé. Il est satisfait de l'applaudissement, et content de l'isolement. Par l'applaudissement, il est riche ; par l'isolement, il est heureux. Il ne désire rien. Il sait que par sa difformité il est utile, secourable, victorieux et grand. D'ailleurs, cette difformité le fait supérieur à tout. Par elle, il gagne sa vie et celle des autres ; par elle, il a l'indépendance, la liberté, la célébrité, la fierté et la satisfaction intime.

Si Gwynplaine est emprisonné dans sa difformité, c'est avec Dea. Tous les deux ont été réunis par le hasard, sinon par la Providence, en tout cas par le malheur et leur sort commun. Ils sont liés par un amour pur et surtout par une difformité physique : le premier est défiguré et condamné à sourire malgré lui ; la deuxième est aveugle. Pourtant, ces deux exclusions s'admettent, ces deux lacunes se combinent et se complètent : « Par où l'un était pauvre, l'autre était riche. Le malheur de l'un faisait le trésor de l'autre » (287). En ce qui concerne le rire et le sourire : « Dea entendait rire Gwynplaine. Et Gwynplaine voyait Dea sourire » (287). L'homme difforme sensibilise même sa compagne sur sa laideur, en disant : « Quand tu entends tout le monde rire, c'est de moi qu'on rit, parce que je suis horrible » (289). Pour la foule, Gwynplaine est avant tout « un clown, un bateleur, un saltimbanque, un grotesque » (285), car la populace ne connaît que son visage. Pour Dea, au contraire, il est le libérateur, le frère, l'ami, le guide, le soutien et le

consolateur qui lui fait la vie possible. Dea aveugle aperçoit surtout son âme. Là où la multitude voit le monstre, elle voit l'archange (285).

Le rire est pour Gwynplaine tout un talent. Il n'a qu'à se montrer, et l'argent vient. Cette « fortune » permet à Ursus, administrateur du succès de son « fils adopté », de faire construire la charrette de ses rêves, c'est-à-dire « la Green-Box », un fourgon assez vaste « pour porter un théâtre et semer la science et l'art dans les carrefours » (291). Sur un large écriteau, placé à l'avant de la Green-Box, on pouvait lire : « Ici l'on voit Gwynplaine, abandonné à l'âge de dix ans, la nuit du 29 janvier 1690, par les scélérats comprachicos, au bord de la mer à Portland, de petit devenu grand, et aujourd'hui appelé L'HOMME QUI RIT » (300).

Après le succès en province, Ursus décide d'aller tenter sa chance à Londres. Il s'installe avec sa roulotte à Southwark, dans la cour d'une auberge, l'Inn Tadcaster. L'étrangeté - à la fois comique et tragique - de Gwynplaine amène de nouveau de grandes foules et « l'Homme qui rit » devient très populaire. Sa renommée commence à déborder la populace et à monter plus haut. Ainsi, la popularité engendre aussi un danger. Il n'est donc pas étonnant que la duchesse Josiane, éprise de bizarrerie, se déplace un jour pour voir le spectacle dont Londres parle et où le premier rôle est joué par Gwynplaine. Elle lui écrit même une lettre où elle s'offre à lui. Pour l'instant, Gwynplaine résiste et son amour chaste pour Dea triomphe. Plus tard, amené à Windsor, pour y être présenté à la reine, il se perd dans le dédale des salons et des appartements. En errant dans le palais, il tombe sur une chambre où il voit la duchesse Josiane. Celle-ci se jette alors dans ses bras et s'offre à lui. Elle fait « un effrayant sourire » (370). Josiane se prend pour une déesse, une fée, une princesse et, finalement, pour un monstre :

Gwynplaine, nous sommes faits l'un pour l'autre. Le monstre que tu es dehors, je le suis dedans. De là mon amour. [...] Il y a entre nous une affinité sidérale ; l'un et l'autre nous sommes de la nuit, toi par la face, moi par l'intelligence. [...] Tu me révéles ma vraie nature [...]. Vois comme je te ressemble. Regarde dans moi comme dans un miroir. Ton visage, c'est mon âme. Je ne savais pas être à ce point terrible. Moi aussi je suis un monstre (370).

Après ces paroles, elle a « un étrange rire d'enfant » (370) et elle continue : « Tu n'es pas laid, toi, tu es difforme. Le laid est petit, le difforme est grand. Le laid, c'est la grimace du diable derrière le beau. Le difforme est l'envers du sublime » (371). La scène de la tentation est interrompue quand un message de la reine Anne survient, révélant à la duchesse Josiane que Gwynplaine est, en réalité, lord Clancharlie et qu'elle devra l'épouser. Là-dessus, Josiane se lève et dit à Gwynplaine avec une froideur glacée : « Ah ! vous êtes mon mari ! Rien de mieux. Je vous hais » (372). Et elle le quitte. Ce coup de théâtre et cette sortie inattendue laissent « l'Homme qui rit » perplexé et accablé. Mais il n'a pas le temps de réfléchir sur sa déception, car il est pris dans le tourbillon des honneurs et des cérémonies, et reçu comme un nouveau pair à la Chambre des Lords.

Puisque le visage du nouveau lord pouvait, à son entrée dans la chambre, faire une sensation quelconque, toute la cérémonie de l'investiture de Gwynplaine s'était passée dans une sorte de pénombre. C'est aussi pour cette raison que le lord-chancelier avait fixé la réception de lord Clancharlie à une séance du soir. Dans

cette situation, lord William Cowper s'était aperçu à peine de la difformité de Gwynplaine ; les deux lords parrains, pas du tout. C'étaient deux vieillards presque aveugles. Le lord-chancelier les avait choisis exprès. Finalement, la première séance n'a pas duré longtemps. Après avoir salué « la chaise royale », Gwynplaine était lord (385).

La vraie explosion des rires a lieu le lendemain, quand Gwynplaine prononce son premier discours. Il le consacre à la misère. Au début, il réussit à ramener pour un moment au sérieux le fatal rictus de son visage : « Pour l'instant, il ne riait pas. Cela ne pouvait durer longtemps; [...] il tenait en suspens son incurable rire; de cette face qu'on lui avait sculptée, il avait retiré la joie. Il n'était plus qu'effrayant » (391). Élevé pauvre et devenu, du jour au lendemain puissant, Gwynplaine se fait l'avocat désespéré de ses frères de misère, le défenseur des opprimés et des déshérités. Sorti du gouffre et des profondeurs, il monte, mais pour devenir « le lord des pauvres », pour dénoncer le bonheur des riches, car « c'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches » (300). Il se rend parfaitement compte que son message est un peu chaotique. Il parle un peu au hasard et dit ce qui lui vient à l'esprit. Lorsqu'il ne sait pas par quoi commencer, il se présente : « je m'appelle lord Fermain Clancharlie, mais mon vrai nom est un nom de pauvre, Gwynplaine. Je suis un misérable taillé dans l'étoffe des grands par un roi, dont ce fut le bon plaisir » (392). En ce moment, pris d'une émotion poignante, il éclate de rire. La contagion est immédiate. Le rire se répand dans toute la chambre. Les lords se mettent à jouer : on bat des mains autour de celui qui parle, on l'outrage. Un pêle-mêle d'interjections l'assaille :

- Bravo, Gwynplaine ! - Bravo, l'Homme qui Rit ! - Bravo, le museau de la Green-Box ! - Bravo, la hure du Tarrinzeau-field ! - Tu viens nous donner une représentation. C'est bon ! bavarde ! - En voilà un qui m'amuse ! - Mais rit-il bien, cet animal-là ! - Bonjour, pantin ! - Salut à lord Clown ! - Harangue, va ! - C'est un pair d'Angleterre, ça ! - Continue ! - Non ! non ! - Si ! Si ! (392).

Gwynplaine reprend son souffle et continue son discours sur sa double appartenance : « Je suis lord Clancharlie, mais je reste Gwynplaine. Je tiens aux grands, et j'appartiens aux petits. Je suis parmi ceux qui jouissent et avec ceux qui souffrent » (394). Il se croit prédestiné, pense avoir une mission pour guider le peuple et lui annoncer un avenir meilleur : « Cette société est fausse. Un jour viendra la société vraie. Alors il n'y aura plus de seigneurs, il y aura des vivants libres. Il n'y aura plus de maîtres, il y aura des pères. Ceci est l'avenir » (394). La réaction des lords est immédiate. Cette fois-ci, c'est le narrateur qui commente leur comportement et le fonctionnement du rire : « On avait crié bravo, on cria hurrah ! Du battement des mains on passa au trépigement. On eût pu se croire à la Green-Box. Seulement, à la Green-Box le rire fêtait Gwynplaine, ici il l'exterminait. Tuer, c'est l'effort du ridicule. Le rire des hommes fait quelquefois tout ce qu'il peut pour assassiner » (394). De nouveau, on entend des clameurs contradictoires :

- Assez ! assez ! - Encore ! encore !
 - Milord chancelier, levez la séance !
 - Non ! non ! non ! qu'il continue ! il nous amuse ! Hurrah ! hep ! hep ! hep !

Gwynplaine avait sans doute rêvé un autre accueil. Il sentait son ascension crouler sous lui, et son auditoire était un précipice. Lorsque les lords lui reprochent d'être un monstre, il réplique farouchement :

Je suis un monstre, dites-vous. Non, je suis le peuple. Je suis une exception ? Non, je suis tout le monde. L'exception, c'est vous. Vous êtes la chimère, et je suis la réalité. Je suis l'Homme. Je suis l'effrayant Homme qui Rit. Qui rit de quoi ? De vous. De lui. De tout. Qu'est-ce que son rire ? Votre crime, et son supplice. Ce crime, il vous le jette à la face; ce supplice, il vous le crache au visage. Je ris, cela veut dire: Je pleure (395).

Il respire et poursuit, en précisant l'origine de son rire :

Ce rire qui est sur mon front, c'est un roi qui l'y a mis. Ce rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut dire haine, silence contraint, rage, désespoir. Ce rire est un produit des tortures. Ce rire est un rire de force. Si Satan avait ce rire, ce rire condamnerait Dieu. Mais l'éternel ne ressemble point aux périssables; étant l'absolu, il est le juste; et Dieu hait ce que font les rois (395).

Gwynplaine incarne l'ensemble des souffrances humaines et devient un symbole : « Vous me prenez pour une exception. Je suis un symbole [...] Je représente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain » (395). Enfin, il conclut :

Tout ce que vous voyez, c'est moi. Vous avez des fêtes, c'est mon rire. Vous avez des joies publiques, c'est mon rire. Vous avez des mariages, des sacres et des couronnements, c'est mon rire. Vous avez des naissances de princes, c'est mon rire. Vous avez au-dessus de vous le tonnerre, c'est mon rire (395).

Le discours, un peu chaotique, mais politiquement révolutionnaire, ne suscite que des ricanements de la part des lords¹ : « Les lords riaient, les évêques riaient, les juges riaient. Le banc des vieillards se déridait, le banc des enfants se tordait. [...] l'huissier de la verge noire, riait » (396). Bien que Gwynplaine aborde des problèmes sérieux, en réponse, il ne reçoit qu'une explosion de rires. Il échoue dans le présent ; l'avenir pourtant lui donnera raison. En quittant la Chambre des Lords, il se rend parfaitement compte que l'obstacle qu'il avait sur la face était affreux, mais l'obstacle qu'il avait dans les idées était plus insurmontable encore : « Sa parole avait paru plus difforme que sa figure. Il ne pensait pas une pensée possible en ce monde des grands et des puissants dans lequel une fatalité l'avait fait naître et dont une autre fatalité l'avait fait sortir. Il y avait, entre les hommes et son visage, un masque, et, entre la société et son esprit, une muraille » (403).

Toutes les actions dans *L'Homme qui rit* s'enchaînent selon un double mouvement : le succès engendre toujours un échec final ; autrement dit, l'ascension est en même temps une chute, et inversement. Ainsi, la descente dans la cave pénale s'achève en intronisation. Mais cette élévation de Gwynplaine jusqu'à la

¹ V : Hugo a condensé dans les ricanements des lords l'amertume que lui ont laissée ses interventions parlementaires de 1848-1850. Le discours de Gwynplaine est aussi très proche du Discours de V. Hugo, prononcé à l'Assemblée nationale, le 9 juillet 1849. Ce discours, intitulé *Détruire la misère*, se trouve sur : <http://fr.wikisource.org>

Chambre des Lords se solde par la perte du bonheur, par l'exil d'Ursus et de Dea, et, finalement, par la mort des héros. Dea meurt¹ de bonheur en retrouvant Gwynplaine après le retour de son intronisation. Gwynplaine, ne désirant pas lui survivre, se jette à la mer (une vraie tragédie romantique !). Si son corps reste en bas et périt dans les ténèbres de la mer, son âme (esprit) s'envole pour rejoindre celle de Dea déjà présente au royaume céleste. Le roman se termine donc par la rencontre du fini et de l'infini, du visible et de l'invisible, par le triomphe de l'esprit sur la matière. La mort se révèle le seul moyen permettant l'accès à la Vérité.

* * *

En somme, on sourit peu et rarement dans *L'Homme qui rit* de V. Hugo. Par contre le rire est omniprésent. Conformément au titre du roman, le rire est surtout lié à Gwynplaine. En effet, le personnage principal du livre se résume à son rire. Il n'est qu'un rire devenu monstrueux : un rire monstre. Il est aussi l'objet de multiples éclats de rire qui prennent différentes facettes. D'un côté, il connaît la sympathie du peuple qui accepte Gwynplaine ; de l'autre, il est exposé à la haine des grands qui rejettent lord Fermain Clancharlie. D'un côté, il perçoit l'attraction ; de l'autre, il constate la répulsion ; toutes les deux le ramènent vers l'ombre (396).

Il faut aussi bien souligner qu'il y a paradoxalement dans *L'Homme qui rit* une double et contradictoire fonction du rire du monstre. Ce rire est à la fois révolte et servitude, refus et connivence. Dans la mesure où Gwynplaine veut être « le Verbe du peuple » (402), son rire résume toutes les tortures et toutes les colères, et annonce la foudre, même la révolution. Dans ce contexte, il s'agit donc d'un « rire foudroyant » et d'un « immense rire prométhéen » (294). Mais en même temps, Gwynplaine représente l'ordre royal, dont il est le produit, et son rire n'est plus qu'un consentement abject à un monde dérisoire.

Le héros principal du roman est un être totalement double et complètement déchiré. Sa dualité se manifeste à plusieurs niveaux. Par son appartenance sociale, il est à la fois saltimbanque et lord Clancharlie, il incarne le peuple et appartient à l'aristocratie. Deux destinées extrêmes composent son sort étrange. Il y a sur lui un anathème et une bénédiction. Il est le *maudit élu*. Le contraste se dessine aussi entre son aspect extérieur - laid sinon monstrueux - et ses qualités intérieures, comme bonté et générosité. La difformité physique ne concerne que son visage. Celui-ci n'est pas de lui, c'est son masque qui fait rire et Gwynplaine lui-même ne rit pas. Sa face rit et son intérieur souffre et pleure. Ce rire automatique et éternel, appliqué à jamais sur le visage de Gwynplaine, amuse les gens et il est même capable de tuer celui qui l'a créé². Dans ce rire, l'auteur a condensé toute la cohérence du personnage : son côté comique et tragique à la fois. Quant à la conscience du héros,

¹ Le nom de Dea, par anagramme imparfaite, et sa cécité, suggèrent la parenté du personnage avec Adèle, la femme de V. Hugo, qui souffre à cette époque-là de troubles visuels progressivement aggravés jusqu'à la rendre aveugle. Similitude curieuse aussi entre la mort de Dea et l'agonie d'Adèle. Le 23 juillet 1868, Hugo a achevé *L'Homme qui rit* où Dea meurt d'une atteinte au cœur ; le 27 juillet 1868, une crise d'apoplexie emporte Adèle.

² Il s'agit de Hardquanonne (337).

elle reste également écartelée entre la chair et l'esprit, et déchirée par la double tendance : par le penchant à l'idéal, contredit dans ses rêves par la tentation. Il y a donc deux anges - l'ange blanc et l'ange noir - qui luttent en lui et qui figurent le duel entre ses aspirations célestes et terrestres. Gwynplaine représente sans doute l'homme de tous les temps, l'homme exposé aux succès et aux revers de la fortune.

L'Homme qui rit est le livre où Victor Hugo a poussé la critique sociale plus loin qu'il ne l'avait jamais fait. Il ne fait plus appel à la générosité ou à la philanthropie des gens, mais il dévoile la vérité et justifie l'avènement de la révolution. En abordant des problèmes sérieux, l'écrivain ne rit pas. Le rire est sans doute pour lui une tentation, liée à la transgression des règles de l'éthique et du goût, une manifestation de la déraison à laquelle il ne peut être totalement étranger. A part l'omniprésence du rire et de ses différentes manifestations, le roman de Hugo contient aussi une réflexion sur le rire : notamment sur sa nature et sur son fonctionnement.